

Libretto

ÉLIE BERTHET

LA BÊTE
DU GÉVAUDAN

roman

Libretto

© Libella, Paris, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-513-4

I

LA VOIE PUBLIQUE

Langogne, petite ville de l'ancien Gévaudan qui forme aujourd'hui la limite des départements de la Lozère et de l'Ardèche, est située au milieu de montagnes élevées et de forêts qui en rendent les abords difficiles. Bien qu'elle ait été un poste très disputé à l'époque où les guerres de religion dévastaient les Cévennes, et notamment lors de la révolte des camisards, après la révocation de l'édit de Nantes, sa position dans un pays infertile, dénué de ressources et de commerce, l'a toujours empêchée de prendre quelque développement. Même de nos jours, Langogne ne paraîtrait qu'une misérable bourgade partout ailleurs que dans un département dépourvu de grands centres de population et dont le chef-lieu a moins d'importance que certains villages des environs de Paris.

Pendant un jour du commencement de l'automne 1764, le petit nombre d'habitants que les travaux des champs avaient laissés à Langogne paraissait dans une agitation extrême. Le bailli, accompagné d'un tambour, parcourait la ville pour faire à ses administrés une proclamation qui excitait un vif intérêt. Le magistrat, drapé dans son manteau

noir, coiffé d'une ample perruque et d'un bonnet carré, marchait avec toute la gravité désirable, un papier roulé à la main. À chaque place, à chaque carrefour, on s'arrêtait ; le tambour exécutait un roulement, puis M. le bailli, dépliant son papier au milieu d'un profond silence, donnait, d'une voix nasillarde, lecture de l'acte officiel qu'il était chargé de publier. Cette lecture avait lieu en deux langues : d'abord en français, puis en patois du pays ; précaution indispensable, car le français n'étant pas alors très répandu dans la contrée, le bailli eût risqué fort sans elle de ne pas être compris de ses auditeurs.

Or, voici quel était l'objet de cette proclamation solennelle qui mettait en rumeur les Langognais, comme elle avait déjà mis en rumeur toutes les villes et tous les villages de la province.

Depuis plusieurs mois, le pays était désolé par un animal féroce que l'on supposait être un loup monstrueux et que l'on appelait la « Bête du Gévaudan ». Il avait dévoré un grand nombre de personnes, tant hommes que femmes et enfants ; chaque jour apportait la nouvelle d'un de ses méfaits. Les familles étaient décimées ; les campagnards n'osaient plus sortir qu'armés et en force pour vaquer à leurs travaux, et, malgré ces précautions, les accidents se multipliaient sans interruption. Des chasses avaient été ordonnées, et tous les veneurs du voisinage s'étaient unis pour forcer, prendre ou tuer cette bête enragée ; on avait fait des battues dans les bois qu'elle fréquentait, mais inutilement. Aussi rusée que méchante, elle avait su se dérober à ces ardentes poursuites, et le soir même de ces grandes chasses, de jeunes pâtres, des voyageurs isolés étaient mis en pièces dans les lieux mêmes que les chasseurs venaient de quitter.

Cet état de choses avait excité des plaintes si générales, la terreur qui régnait dans toute la contrée était si grande, que l'autorité provinciale avait fini par s'en émouvoir d'une

manière sérieuse. La proclamation lue par le bailli portait qu'une somme de deux mille livres était accordée par les États du Languedoc à celui qui tuerait la Bête du Gévaudan. À cette somme, les syndics de Mende et de Viviers ajoutaient cinq cents livres, sans compter certaines exemptions ou immunités municipales pour le vainqueur ou les vainqueurs du monstre. En outre, on invitait tous les gens de bonne volonté, armés ou non, à se rendre le lendemain au château de Mercoire, situé à quelques lieues de la ville, pour prendre part à une nouvelle battue qui serait dirigée par M. de Laroche-Boisseau, louvetier de la province et l'un des barons du Gévaudan.

Le bailli, après avoir parcouru, comme nous l'avons dit, les places et les carrefours de Langogne, ce qui ne fut pas long, vint lire pour la dernière fois sa proclamation à l'extrémité de la rue principale, en face d'une auberge où devaient forcément s'arrêter les voyageurs, car il n'y en avait pas d'autre. Sa tâche finie, le magistrat congédia le tambour; puis, sans vouloir répondre aux questions des personnes assemblées autour de lui et parmi lesquelles se trouvaient des bourgeois notables, il regagna son logis d'un pas majestueux.

Cependant sa retraite ne dissipa pas le groupe formé devant la porte de l'auberge, groupe où l'on s'entretenait avec chaleur de l'événement du jour.

– Deux mille cinq cents livres! répétait un petit homme mince et fluet qui était le mercier de la ville, les syndics de Mende et les États du Languedoc font bien les choses; et encore on assure que le roi doit ajouter à cette somme quatre ou cinq mille livres prises sur sa cassette particulière... Il faudrait mesurer bien des aunes de toile et de ruban pour gagner autant d'argent!... Aussi, ma foi! si ma femme le permet, je décrocherai la vieille arquebuse de mon

grand-père, et j'irai demain avec les autres au château de Mercoire pour tenter la fortune.

– En ce cas, la bête n'aura qu'à se bien tenir, voisin Guignard, dit en ricanant le procureur feudiste de l'abbaye de Langogne; je gagerais volontiers que la petite maman Guignard risquera son mari, si vous êtes disposé à le risquer vous-même... Eh bien, puisque vous êtes si vaillant, pourquoi n'iriez-vous pas demander à M. Laroche-Boisseau un bon poste où vous auriez chance de gagner cette aubaine?

Le mercier fit la grimace et les assistants éclatèrent de rire.

– À dire vrai, monsieur le procureur, répliqua Guignard avec malaise, l'arquebuse ne se trouve pas en très bon état, car elle n'a pas servi depuis le temps de Jean Cavalier, et je doute que le chaudronnier ait le temps de la raccommoder d'ici à demain. D'ailleurs, M. Laroche-Boisseau n'aurait garde de laisser la première place à des vilains comme nous; tout est pour la noblesse aujourd'hui, et vous le verrez, ce sera certainement à quelqu'un de nos riches gentilshommes que M. le baron fera gagner cet argent!

– Et pourquoi n'essayerait-il pas de le gagner lui-même? reprit le procureur feudiste avec un sourire moqueur; il est le veneur le plus habile, le tireur le plus expert de la province; pourquoi céderait-il à d'autres l'honneur et le profit de cette affaire? Malgré sa fierté, il ne dédaignerait pas trop ces deux mille cinq cents livres, je vous le garantis... Personne n'ignore plus que ses affaires sont fort embarrassées...

Une jolie brune de trente-six ans, vêtue avec coquetterie, portant une croix d'or au cou et des bagues à chacun de ses doigts, interrompit le procureur feudiste:

– Fi! fi! monsieur Blindet, dit-elle avec volubilité, pouvez-vous parler ainsi devant moi d'un beau et galant gentilhomme qui loge toujours à mon auberge quand il

passé à Langogne? Que M. de Laroche-Boisseau ait des dettes, où est le mal? Les nobles de haute volée comme lui ne sont-ils pas obligés d'avoir des dettes pour soutenir leur rang?... Mais peut-être n'aurait-on pas de peine à deviner la cause de ces méchants propos. Malgré le désir que vous en aviez, il n'a pas voulu vous prendre pour son homme d'affaires, et c'est au vieux grippe-sou de Legris qu'il a confié ses intérêts. D'autre part, depuis que vous êtes le procureur feudiste du couvent de la ville, vous vous croyez presque de l'Église, et ces Laroche-Boisseau passent pour des protestants déguisés... Je ne sais ce qu'il en est, mais j'affirmerais bien que jamais M. le baron n'a mangé gras chez moi le vendredi; il se contente habituellement pour déjeuner d'une omelette aux truites et d'une bouteille de mon vieux saint-péray. C'est un seigneur civil et de joyeuse humeur, ayant toujours une parole aimable pour son hôtesse...

– Et qui est toujours disposé à payer son écot avec un baiser, n'est-il pas vrai, madame Richard? acheva le malin procureur.

La belle aubergiste rougit jusqu'au blanc des yeux.

– Vous êtes une mauvaise langue, monsieur Blindet, répliqua-t-elle avec un sourire embarrassé, mais, pour Dieu! ne parlez pas si haut, car on ne sait qui peut vous écouter. S'il faut le dire, M. de Laroche-Boisseau doit traverser Langogne aujourd'hui en allant au château de Mercoire, et sans doute il s'arrêtera chez moi pour se rafraîchir et pour faire reposer ses chevaux... Vos calomnies pourraient lui porter préjudice. Vous savez, ajouta-t-elle en baissant la voix, qu'il est question de son mariage avec Mlle de Barjac, la riche et belle châtelaine de Mercoire?

– On le dit, mais je n'en crois rien; il m'est revenu, au contraire...

Ici les interlocuteurs parlèrent si bas qu'il ne fut plus

possible de les entendre ; en revanche, la discussion entre les autres personnes du groupe devenait bruyante et animée.

– Ah çà! décidément, est-ce un loup ou n'en est-ce pas un? demanda le tonnelier de la ville d'un air perplexe; les États doivent le savoir, mais la proclamation n'en dit rien. Elle parle seulement d'une bête qu'elle nomme la «Bête du Gévaudan»... Morbleu! cette indication ne me paraît pas claire, car il ne manque pas de bêtes dans le pays!

Le bonhomme n'avait eu nullement l'intention de faire un quolibet, et il fut tout surpris de la longue hilarité qu'il excita.

– L'observation du père Grivet n'est pas aussi dépourvue de sens que le vulgaire pourrait le croire, dit le clerc du tabellion d'un ton capable; suivant les usages de procédure, les États auraient dû définir plus nettement l'espèce d'animal à détruire. Or, là était précisément la difficulté; car moi, qui ai deux fois servi de scribe dans les enquêtes ouvertes à ce sujet, je serais fort embarrassé encore maintenant de dire si l'auteur de ces méfaits est une créature humaine ou un animal.

– Comment l'entendez-vous donc? expliquez-vous, monsieur Florisel! s'écria-t-on de toutes parts.

Le clerc semblait fort glorieux de l'impression qu'il avait produite, et il promena sur ses auditeurs un regard assuré :

– Écoutez bien, reprit-il: la première fois il s'agissait de Guillaume Patureau, le fils du métayer de Combeville. Guillaume, qui avait seize ans, revenait seul de la foire de Mende, avec dix écus dans sa poche, quand, le soir, sur les dix heures, en traversant le bois de Villaret, il paraît avoir été attaqué par la bête. Le lendemain matin, l'on découvrit le malheureux Guillaume, à moitié dévoré, au fond d'un ravin. M. le lieutenant du prévôt, qui dirigeait l'enquête, constata bien que le corps portait des traces de griffes et de dents; mais il fut reconnu que les griffes étaient plus écartées et

les dents, au contraire, plus rapprochées que dans aucune espèce d'animal de nos forêts. D'ailleurs, quoique les vêtements du pauvre garçon fussent à peu près intacts, l'argent qu'il devait avoir sur lui avait disparu. Or, comme aucun animal féroce, que je sache, n'est capable de dévorer des écus de trois et de six livres, je dis que le fait est fort extraordinaire.

Les assistants semblaient être de cet avis; mais le procureur feudiste, qui venait d'interrompre sa conversation quasi confidentielle avec Mme Richard, pour écouter la narration du clerc Florisel, secoua la tête dédaigneusement :

– Bon! vous en êtes là, naïf et crédule jeune homme? reprit-il. Quand vous aurez une plus grande expérience des affaires judiciaires, vous saurez qu'un magistrat sagace doit rechercher les explications les plus simples et les plus naturelles, parce qu'elles sont presque toujours vraies. Ainsi, dans le cas actuel, serait-il impossible qu'un passant eût visité les poches du mort avant votre arrivée? Pour moi, je gagerais que celui-là même qui a découvert le corps le premier et qui est venu dénoncer le fait à la justice avait pris cette sage précaution.

Cette leçon donnée par le vieux praticien, en présence de tant de personnages recommandables, déconcerta maître Florisel; cependant il reprit bientôt avec ironie :

– Vous êtes un habile homme, monsieur Blindet, et il est à regretter que la prévôté n'ait pas souvent recours à vos lumières; aucun malfaiteur à deux ou à quatre pieds ne pourrait vous échapper. Mais, puisque vous avez tant de sagacité, expliquez-moi donc aussi les événements qui ont fait l'objet de la seconde enquête à laquelle j'ai pris part. Cette fois, M. le bailli de Chateauneuf s'était chargé de dresser le procès-verbal; il s'agissait d'un enfant de quatre ans que sa mère, la métayère de Gabriac, avait laissé seul dans son berceau, pendant qu'elle allait aux champs. La

métairie est isolée, sur la lisière du bois; quand la mère revint, après une absence d'une heure environ, elle trouva son enfant mort et déchiré à quelques pas du berceau. Mais le plus inconcevable dans tout ceci est qu'elle nous a juré ses grands dieux qu'en sortant elle avait fermé la porte de la maison au loquet, et qu'à son retour cette porte était encore fermée de la même manière. M. le bailli lui a vingt fois adressé la même question, et vingt fois il a reçu la même réponse. Si donc c'est un loup qui désole ainsi le pays, il faut admettre que ce loup a le petit talent de savoir ouvrir et fermer les portes. Qu'en dites-vous, monsieur le procureur feudiste?

La curiosité était excitée au plus haut point dans l'auditoire, et l'on se tourna vers Blindet pour avoir son opinion sur ce cas embarrassant. Le procureur lui-même se gratta l'oreille par-dessus sa volumineuse perruque de chanvre :

– Je ne croirai pas volontiers, reprit-il gravement, qu'un loup ait assez d'instinct pour ouvrir une porte fermée au loquet, bien que nous ayons tous pu voir des chiens et des chats exécuter la même manœuvre. Je ne vous dirai donc pas que la bête féroce, attirée par les cris de l'enfant, se sera dressée contre la maison, et que sa patte, en appuyant par hasard sur la clavette, aura soulevé la bascule. J'aime mieux penser que la métayère se sera trompée, et que, pour excuser ce défaut de soin...

– Encore une fois, elle nous a affirmé par serment qu'elle n'avait aucune négligence à se reprocher; mais soit, supposons qu'en effet elle ait laissé, à son insu, la porte ouverte: comment alors cette porte s'est-elle trouvée bien et dûment close à son retour?

– Bah! il aura suffi d'un coup de vent...

– Ces messieurs et ces dames jugeront, dit le clerc en s'adressant aux auditeurs qui semblaient en effet ne pas trouver satisfaisantes les explications du procureur; quant

à moi, malgré ma déférence pour les lumières supérieures, pour la haute expérience de M. Blindet, je persiste dans l'opinion que la Bête du Gévaudan n'est peut-être pas ce que l'on pense.

Cela fut dit d'un ton d'oracle qui imposa beaucoup aux assistants. Il y eut un moment de silence.

– À votre avis, qu'est-ce donc, monsieur Florisel? demanda la jolie aubergiste; M. de Laroche-Boisseau assure que c'est un loup, il doit s'y connaître, j'imagine!

– J'ai entendu dire que c'était un lynx... un animal qui voit à travers les murailles, dit le tonnelier.

– Et moi un lion échappé d'une ménagerie de Montpellier, ajouta le mercier.

– Je croirais plutôt, reprit le procureur feudiste avec un sang-froid affecté, que c'est un éléphant... L'éléphant, vous le savez, peut exécuter avec sa trompe toutes sortes de petits tours d'adresse, ainsi s'expliquerait que la bête en question ouvre et ferme les portes, comme M. Florisel l'a constaté.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles. Seule Mme Richard prit au sérieux la plaisanterie.

– Eh! quand même ce serait un éléphant, dit-elle naïvement, M. de Laroche-Boisseau, qui est si adroit chasseur, en viendra bien à bout, je vous le garantis!

Cependant Florisel avait ressenti vivement le sarcasme du procureur; il répondit en se pinçant les lèvres:

– Chacun est libre d'attribuer les malheurs du pays à un lynx, à un lion, voire à un éléphant, comme le suppose M. Blindet avec sa finesse ordinaire; quant à moi, dussé-je être seul de mon avis, je soutiens que la prétendue Bête du Gévaudan...

– Eh! pardi! c'est un loup, dit une voix rude partie des derniers rangs du groupe, je le sais bien, moi, puisque je l'ai vu; et cela pas plus tard qu'hier au soir.

Ce nouvel interlocuteur, grand et vigoureux paysan,

semblait arriver à l'instant de quelque bourgade voisine. Il portait d'une main sa veste et ses sabots, de l'autre un long bâton au bout duquel était ajusté un vieux couteau, de manière à former une lance grossière. Sur ses talons marchait un énorme dogue, à langue rouge et pendante, à collier hérissé de pointes de fer, qui devait être un solide compagnon de route.

Florisel, irrité de cette interruption au moment où il allait exprimer ses idées particulières sur le fléau du pays, demanda d'un ton dédaigneux, en toisant le voyageur :

– Vous avez vu la Bête du Gévaudan, vous ? Et qui êtes-vous, l'ami, pour vous mêler à notre entretien avec si peu de cérémonie ?

– Sauf votre respect, mon bon monsieur, répliqua le paysan avec assurance, je suis Jean Godard, le *pâtour* de Mlle de Barjac, là-bas à Mercoire. Je suis envoyé par ma maîtresse vers M. le bailli pour engager les bonnes gens de Langogne à ne pas manquer de se trouver à la battue de demain, car il y a presse. Hier, à la chute du jour, comme je vous le disais, la bête s'est jetée sur Jeannette, qui ramenait ses dindons par le chemin de la ferme, et elle emportait déjà la pauvre créature, quand je suis accouru aux cris. Mon chien que voici a donné sur le loup, ce qui n'est pas ordinaire, car tous les autres chiens s'enfuient en le voyant ; mais Médor n'a pas froid aux dents, et, à nous deux, nous avons délivré Jeannette. Elle est à moitié folle de peur, mais elle en sera quitte pour quelques écorchures, la chère fille.

Ce témoignage si précis coupait court aux suppositions plus ou moins admissibles qui avaient cours peu de minutes auparavant ; le clerc Florisel en paraissait tout déconfit :

– Et vous êtes sûr, bien sûr, reprit-il, que cette bête était un loup ?

– Si j'en suis sûr ! répliqua Jean Godard ; je l'ai vu, comme je vous vois, mon beau monsieur ; je lui ai même arraché une

poignée de poils pendant qu'il se pelotait avec mon brave Médor. Oui, c'est un loup, mais aussi grand, sauf votre honneur, que notre bourriquet. Il est gris de couleur, et j'ai faussé sur son cuir la lame de mon couteau sans pouvoir l'entamer. Il emportait Jeannette, qui est pourtant un beau brin de fille, comme je pourrais emporter un enfant d'un an, et il a jeté Médor d'un coup de tête à plus de vingt pas de là. Ma foi, je ne sais trop comment nous nous en serions tirés, si les gens de la ferme n'étaient accourus à notre aide, ce qui a décidé le loup à rentrer dans la forêt... Mais, pardon excuse, la compagnie, reprit le paysan; faut que j'aïlle bien vite remplir ma commission auprès de M. le bailli, car j'ai hâte de retourner au château; m'est avis qu'il ne fera pas bon ce soir dans les bois de Mercoire, où la bête s'est cantonnée!

En même temps, Jean Godard siffla son chien et s'éloigna. Sa retraite fut si précipitée qu'il n'entendit pas, au milieu du bruit, une nouvelle voix qui disait avec épouvante :

– La bête est dans les bois de Mercoire? Que la sainte Vierge nous protège! Et nous qui devons les traverser pour nous rendre chez Mlle de Barjac!

La conversation précédente avait eu lieu en patois du pays, et cette dernière observation, au contraire, était faite en français. Surpris de cette étrangeté, les causeurs se retournèrent, et alors seulement ils virent deux voyageurs qui, montés sur des mules, s'étaient approchés du groupe sans être aperçus et avaient écouté ce qui s'y disait.

Le principal de ces voyageurs était un bénédictin réformé, portant le costume blanc et noir de son ordre. Son capuchon, rejeté en arrière, laissait voir ses cheveux coupés en forme de couronne, et une tête intelligente qu'animaient deux yeux à la fois brillants et doux. Il n'avait pas plus de quarante-cinq ans, mais un commencement d'embonpoint, résultant d'une vie studieuse et peut-être aussi

d'un penchant à la bonne chère, le péché mignon des gens d'Église en ce temps-là, arrondissait ses formes et nuisait à la parfaite régularité de son visage fleuri. Du reste, la finesse de ses vêtements, le harnachement de sa mule, le luxe canonique de tout son équipage annonçaient plus qu'un simple moine ; et, en effet, la croix d'argent, suspendue sur sa poitrine par un large ruban, était le signe d'une dignité ecclésiastique élevée.

Son compagnon, jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu de noir avec une sévérité qui n'excluait pas l'élégance, avait de longs cheveux blonds noués en queue, sans poudre et sans frisure, contrairement à l'usage du temps. Il ne portait pas d'épée, mais l'épée commençait alors à ne plus caractériser suffisamment le gentilhomme, car les plus humbles fonctionnaires se croyaient en droit d'usurper cette marque de noblesse. Ses traits étaient beaux, expressifs, et son regard, quand il s'animait, ne manquait pas de hardiesse. Souple et bien fait, il devait exceller dans tous les exercices du corps. Toutefois, l'inconnu ne semblait pas avoir conscience de ces avantages extérieurs. La délicatesse de son visage donnait à penser que l'étude et la réflexion avaient plus occupé ses loisirs que les jeux et les plaisirs habituels de la jeunesse. Quelque chose de modeste et de contenu trahissait en lui l'adolescent échappé depuis peu à la discipline d'une éducation austère. Mais on devinait aussi à certains mouvements brusques et comme involontaires, à certains froncements du sourcil, à certaines intonations fermes de la voix, l'homme énergique et intelligent, qui ne pouvait manquer de se révéler à la première occasion favorable.

En attendant, ce jeune cavalier imitait, avec une soumission provenant sans doute d'une longue habitude, tous les mouvements du moine, pour lequel il manifestait autant d'affection que d'égards. Il s'était arrêté quand

l'ecclésiastique s'était arrêté, et avait écouté comme lui la nouvelle effrayante apportée à Langogne par Jean Godard. Mais il ne paraissait nullement partager les alarmes de son compagnon, plus âgé, et un sourire ironique, sans être dédaigneux, se jouait sur ses lèvres qu'ombrageait une barbe naissante.

À peine les bons bourgeois de Langogne eurent-ils envisagé les deux voyageurs que chapeaux et bonnets disparurent comme par enchantement; le silence du respect régna dans la réunion tout à l'heure si bruyante et si animée.

La belle aubergiste, Mme Richard, recouvra la première sa présence d'esprit.

– Eh! c'est le révérend père Bonaventure, le prieur de l'abbaye de Frontenac! dit-elle en adressant au moine sa plus gracieuse salutation; et aussi M. Léonce, le neveu de Sa Révérence. (Ici, nouvelle salutation que le jeune homme rendit en rougissant.) Soyez le bienvenu dans notre ville, mon révérend père, et accordez-nous votre bénédiction.

– Je vous la donne, ma fille, à vous et à tous les chrétiens qui nous entendent, répliqua le moine avec distraction. Mais, bon Dieu! madame Richard, ne viens-je pas d'entendre dire que ce maudit animal, la Bête du Gévaudan...

– Ah! révérend père, interrompit l'hôtelière en prenant son ton le plus caressant, vous ne passerez pas à Langogne sans vous reposer un moment chez moi? Votre présence portera bonheur à ma pauvre maison. Si, comme je le pense, vous allez à Mercoire, vous ne pouvez vous dispenser de faire halte quelque part en route, et il vaut mieux ici que partout ailleurs.

– Je le voudrais, ma fille, répondit le père Bonaventure, mais vous venez d'entendre qu'il ne faut pas nous attarder pour traverser les bois...

– Vous arriverez sûrement au château bien avant la nuit; consentez à mettre pied à terre, et je vous offrirai une

collation qui ne vous déplaira pas... Vous savez que je réussis parfois à vous servir suivant votre goût!

Le prieur parut violemment tenté.

– Oui, oui, vous êtes inimitable, j'en conviens, pour préparer des pigeons aux champignons et des omelettes aux truites, ma chère dame; mais ce n'est pas le moment de nous livrer à une sensualité répréhensible peut-être... Allons, qu'en dites-vous, Léonce? demanda-t-il en se tournant vers son neveu. Faut-il descendre chez Mme Richard?

– Je suis à vos ordres, mon oncle, répliqua Léonce modestement. Voilà plus de quatre heures que nous voyageons dans les montagnes, et vous avez déjeuné fort légèrement à l'abbaye; vous devez avoir besoin de nourriture et de repos. D'un autre côté, nos mules ne se trouveront pas mal d'une courte halte...

– Soit donc, reprit le prieur, dont l'appétit luttait intérieurement contre les suggestions de la frayeur, nous nous arrêterons ici un moment. Vous l'entendez, madame Richard, un moment seulement; ainsi donc, ne nous faites pas languir; la moindre chose nous suffira pour réparer nos forces épuisées. C'est grand pitié, ma fille, que nous soyons ainsi les esclaves de notre misérable corps!

La belle aubergiste jeta sur les assistants un regard plein d'orgueil et de joie.

– Fiez-vous à moi, mon révérend père, s'écria-t-elle. Quel bonheur pour ma maison!... Venez, venez, tout est prêt; grâce au ciel, on ne me prendra pas au dépourvu.

Elle saisit la bride de la mule que montait le prieur et le conduisit en triomphe vers l'auberge, tandis que Léonce suivait d'un air indifférent.

– Hem! dit le procureur feudiste en ricanant, je plains les pauvres diables qui descendront d'ici à vingt-quatre heures chez la veuve Richard; ils n'auront pour dîner que le récit des prouesses du bon père!

Mais personne n'avait entendu cette observation du caustique Blindet.

Aussitôt que les curieux avaient vu les voyageurs disparaître dans l'intérieur de l'auberge, ils s'étaient dispersés pour aller annoncer partout que le prieur de Frontenac venait d'arriver à Langogne, qu'il était descendu avec son neveu chez la veuve Richard, qu'ils se rendaient l'un et l'autre au château de Mercoire; et on parlait de là, dans la petite ville, pour faire des suppositions à perte de vue, dont nous ferons grâce au lecteur.

II

L'AUBERGE

Pour comprendre la sensation profonde causée à Langogne par l'arrivée du père Bonaventure, il est nécessaire de savoir que l'abbaye de Frontenac, à laquelle il appartenait, était alors la plus vaste, la plus riche, la plus puissante maison religieuse de toute la province.

Cette abbaye, située dans le voisinage de Florac, avait des possessions immenses, un sol fertile et bien cultivé, des paysans nombreux et soumis. En outre, grâce à des fondations pieuses, à des fidéicommiss, elle exerçait une influence considérable sur une certaine quantité de terres et de fiefs qu'elle ne possédait pas en propre. Les pères de Frontenac passaient pour fort érudits; leur maison était, depuis plusieurs siècles, une pépinière de théologiens, de savants, d'historiens, dont plusieurs avaient fait grand bruit dans le monde. Aussi leur abbé avait-il rang de prélat; il ajoutait à son nom le titre de *Dom*; il figurait parmi les sept représentants du clergé aux États du Gévaudan, qui se réunissaient

chaque année à Mende ou à Marvejols, sous la présidence de l'évêque de Mende; enfin c'était un puissant seigneur au temporel comme un prince de l'Église au spirituel.

Or, à cette époque, l'abbé de Frontenac, en raison de son âge et de ses infirmités, se trouvait incapable d'administrer le couvent par lui-même, et son autorité tout entière avait passé au prieur de l'abbaye. Le père Bonaventure, investi de la confiance absolue de son supérieur et du chapitre de Frontenac, avait la haute main sur les affaires de la communauté, dont il faisait respecter la règle au-dedans, et qu'il représentait dignement au-dehors. Homme studieux, éclairé, en même temps que prêtre fervent, il avait été l'orgueil du monastère avant d'en devenir le chef véritable. À ces qualités, pour ainsi dire cléricales, le père Bonaventure joignait une activité, une intelligence des affaires, une sagesse mondaine, enfin, très nécessaires dans un pays où les anciennes querelles de religion étaient loin d'être entièrement éteintes, où l'opposition protestante, quoique sourde et contenue, créait fréquemment des obstacles au clergé. À force de prudence, il était parvenu à triompher des haines secrètes, des rancunes et des jalousies que soulevait la prospérité de Frontenac; et l'on pouvait dire que son administration adroite et conciliante à la fois augmentait encore cette prospérité.

Aussi, que l'on juge de la fierté et du contentement de dame Richard, en recevant dans sa piètre auberge ce puissant personnage, accompagné d'un jeune parent dont on vantait l'esprit et le savoir! La pauvre femme en perdait la tête. Après avoir introduit ses hôtes dans un petit salon attenant à la cuisine, elle s'était parée d'un tablier blanc, et elle courait de fourneau en fourneau en gourmandant ses servantes. Du reste, tout semblait avoir été préparé d'avance pour la réception d'hôtes distingués. Le petit salon, boisé en châtaignier, se faisait remarquer par une propreté

scrupuleuse, qualité rare alors dans les auberges du midi de la France. Le couvert était déjà mis. Sur une table, ornée d'une nappe blanche comme la neige, on voyait des corbeilles remplies de fruits magnifiques, des jattes de crème appétissante, des pyramides de fraises rouges, des volailles froides aux teintes dorées. Ce tableau réjouissant était bien de nature à distraire le prieur de ses inquiétudes au sujet de la Bête du Gévaudan ; cependant, après avoir jeté un regard caressant sur la table, le bon père dit à l'hôtesse, d'un ton de regret :

– Enlevez ces volailles, ma fille. Bien que Léonce et moi nous puissions invoquer le privilège des voyageurs, nous n'oublierons pas que c'est aujourd'hui vigile-jeûne. Nous nous contenterons de l'omelette aux truites et de quelques fruits qui ont fort bonne mine, en vérité.

Mme Richard obéit et emporta les mets réprouvés. Fidèle à ses promesses, elle hâta les préparatifs du déjeuner et, au bout de quelques minutes, la célèbre omelette fit son entrée dans le salon, sur un plat d'étain brillant comme s'il eût été d'argent. Le moine, une serviette passée sous le menton, s'empressa de donner carrière à son appétit ; et Léonce, dont l'exercice et l'air vif des montagnes avaient creusé l'estomac, l'imita de son mieux. Plusieurs verres d'excellent vin achevèrent de ragaillardir l'esprit et le corps des voyageurs ; de sorte que l'oncle et le neveu, l'oncle surtout, parurent bientôt beaucoup moins pressés de partir.

L'aubergiste allait et venait sans cesse autour d'eux, elle ne s'en remettait qu'à elle-même du soin de servir ces hôtes distingués, et, tout en trotinant, elle essayait de leur dérober avec adresse quelques renseignements sur le but de leur voyage :

C'était un miracle, un vrai miracle, disait-elle, de voir à Langogne le révérend prieur de Frontenac ; mais, sans doute, le père Bonaventure et le jeune monsieur, son neveu,

allaient à Mercoire pour la grande chasse qui devait avoir lieu le lendemain ?

– Ai-je l’air d’un chasseur ? demanda le père d’un ton de bonne humeur ; et Léonce ressemble-t-il à ces étourdis qui galopent douze heures consécutives, à travers monts et forêts, pour voir une pauvre bête déchirée par des chiens ? Cette fois, sans doute, la chasse aura un but plus noble et plus utile, puisqu’il s’agit de délivrer le pays d’un animal féroce qui le ravage ; mais, Léonce et moi, nous figurerions très mal en pareille affaire. Mon neveu n’a touché une arme de sa vie ; et moi... Enfin, ma fille, s’il faut vous le dire, et ce n’est pas un secret, je vais à Mercoire pour assister Mlle de Barjac, la pupille de notre couvent, au milieu des embarras que lui suscitera la nombreuse assemblée annoncée pour demain. Le château sera envahi par des chasseurs, dont quelques-uns peuvent être trop hardis dans leurs discours ou trop peu respectueux dans leurs manières. Ma présence imposera sans doute à ces hôtes turbulents, et c’est pour cela que j’ai entrepris ce pénible voyage.

Peut-être le moine avait-il d’autres motifs que ceux qu’il jugeait à propos de donner, mais il parlait avec une aisance et un naturel qui ne devaient laisser aucun doute. Dame Richard sourit finement :

– Ma foi, mon révérend père, reprit-elle, si ce que l’on conte dans le pays est vrai, votre mission sera facile, car Mlle de Barjac sait très bien se faire respecter toute seule. Je ne voudrais pas mal parler d’une noble demoiselle, d’une pupille de la sainte abbaye de Frontenac, mais on prétend que la jeune dame est passablement indépendante, et qu’elle n’a rien de la timidité des pauvres femmes... En vérité, je n’oserais répéter devant vous la moitié de ce que l’on dit d’elle.

Le père Bonaventure cessa de manger et regarda froidement l’hôtesse.

– Expliquez-vous, dame Richard, reprit-il avec autorité, je vous l'ordonne... je tiens à savoir *tout* ce qu'on dit sur Mlle de Barjac.

– Mon Dieu, révérend père, répliqua la veuve intimidée, en versant à boire à ses hôtes, ce sont des calomnies sans doute, les gens sont si méchants! D'ailleurs, on n'attaque pas l'honneur et la considération de votre pupille; c'est une fière demoiselle, on le sait, et les amoureux qui viennent rôder autour d'elle n'ont pas beau jeu... Mais on cause de ses manières vives, de ses brusqueries, de ses caprices, qui vont parfois jusqu'à l'extravagance; on assure qu'elle s'habille en homme pour courir le pays à cheval, qu'elle a la main fort leste pour punir ceux qui l'offensent, et que même dans ses moments d'impatience, elle ne craint pas de jurer. Oui, notre marchand de fourrage, qui à la vérité est un huguenot, affirme l'avoir entendue jurer!

Une rapide rougeur couvrit les joues de Léonce.

– Bonne femme, dit-il avec une colère contenue, épargnez-nous ces indignes mensonges et sachez mieux respecter une fille de qualité...

Il s'interrompit en voyant son oncle l'observer à la dérobée, et baissa les yeux.

– Encore une fois, mon digne monsieur, répliqua humblement dame Richard, je rapporte les propos qui courent dans le pays, et je n'ai garde d'y croire. Mlle de Barjac n'en passe pas moins pour une excellente personne, généreuse, secourable envers les malheureux, et faisant le meilleur usage de sa richesse. On cite d'elle des traits vraiment admirables, on n'accuse que son caractère bizarre et emporté.

Le père Bonaventure n'avait montré ni étonnement ni colère en apprenant l'opinion peu favorable du public sur la riche pupille de l'abbaye. Après avoir vidé tranquillement son verre, il dit d'un ton posé :

– Il suffit, ma fille. Gardez-vous de répéter ces bruits

absurdes, car ce serait pécher contre la charité chrétienne et l'esprit de justice. Mlle de Barjac, personne ne l'ignore, a été cruellement négligée pendant son enfance. Élevée par son père, chasseur déraisonnable, ne voyant que des hommes dans un vieux château perdu au milieu des montagnes et des bois, elle a grandi sans que personne s'inquiât de former son cœur et son esprit, sans qu'on songeât même à lui donner les plus simples notions des devoirs de son sexe. À l'heure de la mort seulement, son père s'est repenti de l'abandon complet où il l'avait laissée, et il nous a légué le soin de veiller sur cette pauvre enfant, de la diriger dans la voie du monde et dans la voie de Dieu. Cette tâche n'était pas aisée. Christine de Barjac, malgré son excellent cœur, a contracté des habitudes de révolte qui nous causent beaucoup d'ennui. Cependant, grâce à la persévérance de nos efforts, grâce au dévouement des personnes pieuses et intelligentes dont nous l'avons entourée, nous finirons bien par triompher de son humeur indocile, de son impatience de toute règle et de tout frein. Voilà pourquoi, ma fille, il faut se montrer indulgent pour elle ; bientôt sans doute elle deviendra une femme douce, modeste et réservée comme on en rencontre dans le monde, et il serait injuste de lui imputer la faute de ses parents.

Dame Richard promet de se conformer à ces instructions. Comme elle essayait encore d'excuser son extrême liberté de paroles, plusieurs voyageurs à cheval s'arrêtèrent devant la porte de l'auberge. Au même instant, une servante accourut tout effarée et glissa quelques mots bas à sa maîtresse, qui pâlit.

– Sainte Vierge ! murmura la belle hôtesse avec épouvante, que va-t-il dire ? En bonne foi de Dieu ! je ne pensais plus à *lui*.

Et elle sortit aussitôt avec la servante, sans doute pour aller recevoir les survenants :

Bientôt le bruit d'un pas éperonné retentit dans la première pièce, puis on entendit un baiser sonore et une voix mâle qui disait en français :

– Oui, c'est moi, ma charmante... Morbleu! mes valets, qui ont passé ce matin par ici ont dû vous annoncer mon arrivée. Tout est-il prêt?

– Excusez-moi, monsieur le baron, je ne vous attendais plus, répliqua l'hôtesse mortellement embarrassée; j'avais tout disposé pour vous recevoir, mais...

– Bon! bon! vous savez, ma belle, que la moindre chose apprêtée par votre blanche main me suffira. Faites donner quelques rafraîchissements à mes piqueurs, et que l'on serve dans le petit salon *mon* omelette aux truites et ma bouteille de saint-péray. Vous viendrez me tenir compagnie, charmante, car votre frais minois excite l'appétit comme la bonne humeur.

En même temps celui qui parlait sembla vouloir passer outre; mais on le retint.

– Monsieur le baron, reprit la veuve d'une voix presque sanglotante, je vous ai dit que je ne comptais plus sur vous. Et alors, d'autres voyageurs...

– Ah! ah! vous avez d'autres voyageurs ici! Fort bien; je pourrai m'entendre avec eux, si ce sont des gentilshommes et de bons vivants.

Et ouvrant brusquement la porte, l'inconnu entra dans la pièce où se trouvaient le père Bonaventure et Léonce.

Ce personnage si peu cérémonieux était un beau et robuste cavalier d'une trentaine d'années, à haute mine, à moustache en croc, aux allures hardies. Il portait le riche uniforme des lieutenants de l'ousterie : habit à la française et veste en velours bleu galonné d'argent, culotte blanche, bottes montantes, perruque à la brigadière et chapeau à trois cornes. Un couteau de chasse, dont la poignée était d'argent ciselé, complétait ce costume, qui faisait valoir la

superbe taille et les formes remarquables du nouveau venu. Il tenait un fouet à la main et le balançait avec assurance, comme s'il eût été prêt à s'en servir envers et contre tous.

Le baron de Laroche-Boisseau, car tel était le nom et le titre de ce gentilhomme, figurait, comme nous l'avons dit, parmi les huit barons qui avaient le droit de siéger aux États du Languedoc et du Gévaudan. Sa famille était une branche cadette de l'ancienne maison de Varinas, éteinte depuis quelques années, mais autrefois une des plus illustres de la province. Les comtes de Varinas, au temps des derniers Valois, avaient embrassé la religion réformée, et s'étaient trouvés, jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, les chefs du protestantisme dans cette partie des Cévennes. Lors de l'insurrection des camisards, au commencement du XVIII^e siècle, un seigneur de Varinas, bisaïeul du baron actuel, avait tenu longtemps en échec les maréchaux de Berwick et de Villars ; cependant, vaincu dans cette lutte inégale, abandonné des siens, le partisan huguenot fut réduit à se cacher. La tradition voulait qu'il eût habité pendant plusieurs années une grotte presque introuvable où il était mort, martyr de sa foi religieuse. Les gens du pays montrent encore aujourd'hui cette grotte remarquable par son étendue et par les magnifiques stalactites dont elle est décorée ; on l'appelle la *grotte de Varinas*, du nom de son ancien habitant.

Quoi qu'il en fût, ses descendants ne poussèrent pas si loin l'attachement à leurs convictions religieuses. Effrayés des mesures rigoureuses qui furent prises à la suite de l'insurrection, ils renoncèrent ostensiblement à leur foi, afin de conserver leurs biens et leurs privilèges aristocratiques. Seulement on assurait que cette abjuration n'avait pas été sincère pour plusieurs d'entre eux, et qu'ils étaient demeurés protestants au fond du cœur. Le père du baron actuel notamment n'avait jamais été renommé pour sa ferveur catholique, et le baron lui-même passait pour un de

ces hommes sceptiques, railleurs, dénigrants, qu'on disait, au temps d'Agrippa d'Aubigné, *mal sentir la foi*. Il montrait beaucoup de goût pour les idées nouvelles, et faisait volontiers parade d'irréligion, selon la mode d'alors. D'ailleurs il menait une vie folle, dissipée, luxueuse, au grand préjudice de son patrimoine, déjà fortement compromis, et il imitait en tout cette noblesse inconsidérée dont les fautes préparaient déjà la révolution.

Le père Bonaventure connaissait de longue date le baron de Laroche-Boisseau, que son habileté en vénerie avait fait nommer par le roi louvetier de la province du Gévaudan. Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois à l'assemblée des États, où l'on distinguait le prieur pour sa sagesse et sa modération, comme le baron pour sa légèreté et son humeur querelleuse; de là une inimitié aggravée encore par des circonstances que nous connaissons bientôt. Cependant, soit que le moine oubliât en ce moment ces dissensions passées, soit qu'il voulût seulement garder les apparences, il se leva en apercevant le baron, et le salua poliment. Léonce, par égard pour son oncle, salua de même, quoique avec une visible répugnance.

M. de Laroche-Boisseau ne parut pas remarquer ces signes de déférence; il restait debout sur le seuil de la porte, le sourcil froncé, la tête couverte. Sans doute il avait aussi reconnu le prieur de Frontenac; mais il ne jugea pas à propos de le manifester, et, se tournant à moitié vers dame Richard, qui était derrière lui, éperdue et tremblante, il lui dit rudement:

— Eh! mordieu! la belle, je commence à comprendre vos minauderies. De par le diable! vous avez fait manger mon déjeuner à ces moines!

La veuve se répandit en excuses et en lamentations; ce n'étaient pas les provisions qui manquaient, grâce au ciel! et on pouvait encore offrir à M. le baron un repas digne de

lui. Seulement l'omelette aux truites qu'on avait préparée pour M. le baron...

– ... s'est trouvée du goût de ces bons pères, acheva Laroche-Boisseau, et vous leur avez donné la préférence. À merveille, ma belle hôtesse ! Mais, s'ils étaient des gentils-hommes au lieu de gens d'Église, j'aurais pu troubler leur digestion d'une manière fort déplaisante, je vous assure !

Cette menace appela une vive rougeur sur le visage de Léonce ; toutefois un regard de son oncle suffit pour lui faire aussitôt baisser les yeux. Le père Bonaventure, qui jusque-là était resté calme et souriant, prit enfin la parole :

– Allons ! Monsieur le baron, dit-il avec une politesse un peu ironique, soyez indulgent pour cette femme. Comme on vous l'a dit, l'omelette aux truites ne formait pas seule l'approvisionnement de ce logis ; il y a encore place à cette table, et, si j'en crois certains rapports, aucun scrupule ne vous empêchera de festoyer les jambonneaux et les volailles froides qu'on peut vous servir ici un jour de vigile-jeûne.

Cette allusion aux croyances secrètes de sa famille semblait devoir porter au comble l'irritation du baron ; cependant il réprima sa colère avec effort, et, partant d'un éclat de rire, il dit à son hôtesse :

– Pauvre Richard ! Comme la voilà consternée !... Eh bien ! donc, qu'il ne soit plus question de ceci. Je suis un chasseur, et par conséquent, peu difficile dans mes goûts. Apportez-moi ce que vous voudrez, ma belle, pourvu que je n'attende pas, car j'ai hâte.

L'aubergiste, toute joyeuse de ce revirement, s'enfuit en annonçant que M. le baron allait être servi sur-le-champ. Quant à lui, jetant sur un meuble son chapeau et son fouet, il vint s'asseoir devant une partie de la table restée vide, tandis que le père Bonaventure et Léonce reprenaient leurs places pour achever leur repas.

III

LA DÉCLARATION DE GUERRE

Il y eut un moment de silence embarrassé. Évidemment M. de Laroche-Boisseau éprouvait maintenant un vif désir d'entrer en communication plus intime avec le prieur et son neveu, mais l'orgueil l'empêchait de faire des avances. De son côté, le père Bonaventure, devinant cette intention, se tenait prudemment sur la défensive. Le baron, les jambes croisées, se mit à tambouriner sur la table du bout de ses doigts ; enfin il demanda d'un ton brusque :

– Ah ça, révérend père, j'espère bien que vous ne me gardez pas rancune pour ma vivacité de tout à l'heure ? Rien ne dispose à la mauvaise humeur comme un estomac vide. La seule coupable dans cette affaire est notre étourdie d'hôtesse qui vous a livré sans vergogne le déjeuner préparé pour moi.

Le moine, tout en pelant minutieusement une belle poire, répondit qu'il avait ignoré cette circonstance, mais qu'en tout cas il était assez bon chrétien pour excuser un mouvement d'humeur.

– J'en suis ravi, mon révérend père, car aussi bien il existe entre nous certains autres motifs de mécontentement réciproque, et je serais heureux que cette rencontre nous fournît l'occasion d'en finir avec ces anciennes rivalités. Quel serait votre avis à cet égard, monsieur le prieur ?

Bonaventure répondit avec le même flegme et la même humilité qu'il était toujours prêt à faire ce qui serait conciliable avec son devoir pour obtenir les bonnes grâces de M. le baron. Celui-ci ne parut pas très satisfait de ces paroles vagues et pleines de réserve. Il ajourna l'explication qu'il avait été sur le point de provoquer, et demanda distraitemment :

– Sans doute, mon révérend, vous allez à Mercoire, chez Mlle de Barjac?

– En effet, monsieur le baron; et vous-même...

– Vous le savez bien, tout le pays le sait. Je vais en bon paladin exterminer le monstre qui désole les terres d'une belle châtelaine.

– Et pensez-vous vraiment, monsieur le baron, demanda le prieur avec un intérêt marqué, venir à bout de cette bête enragée?

– J'en suis sûr, répliqua Laroche-Boisseau avec la suffisance d'un chasseur; ce loup, d'après les dernières nouvelles, s'est réfugié dans les bois de Mercoire, et il est douteux qu'il en bouge. Demain il sera rembuché, levé, chassé et tué inévitablement avant la fin de la journée, vous pouvez y compter.

– Fort bien pour demain; mais aujourd'hui des voyageurs paisibles pourraient-ils, à votre avis, traverser la forêt sans danger?

Cette fois le père Bonaventure laissait percer tant de frayeur que le baron peut-être ne put résister au malin plaisir de le tourmenter.

– Hum! dit-il froidement, cette bête est de taille colossale et d'une hardiesse inconcevable. Il ne faudrait pas s'y fier!

Le prieur poussa une espèce de gémissement et regarda son neveu qui demeurait calme. En ce moment dame Richard rentra accompagnée de ses servantes, qui apportaient le déjeuner du baron; toute conversation suivie devenait impossible. Mais bientôt Laroche-Boisseau, comme s'il eût été impatient lui-même de poursuivre l'entretien, congédia l'hôtesse et les gens de service, assurant avec sécheresse qu'il n'avait plus besoin de rien. Le prieur, de plus en plus alarmé, à mesure que l'heure du départ approchait, reprit bientôt d'un ton caressant :

– Voyons, monsieur le baron, puisque nous allons également à Mercoire, ne pourriez-vous nous accorder l'honneur de voyager avec vous? Votre bravoure est connue, et d'ailleurs vos gens forment une escorte respectable. Permettez-moi donc de marcher en votre compagnie, et certainement Mlle de Barjac, notre pupille, ne vous saura pas mauvais gré de votre complaisance.

Cette demande directe semblait avoir coûté quelque effort au bon père; cependant le baron ne se montra pas très empressé d'accepter la proposition. Il s'excusa sur la nécessité où il serait de voyager très rapidement, car il aurait le soir même beaucoup d'ordres à donner et beaucoup de dispositions à prendre pour la battue du lendemain.

– Nos mules ne sont pas mauvaises, répliqua le prier, dont l'obstacle irritait les craintes secrètes, et vos fins chevaux ne pourront guère aller plus vite qu'elles dans les affreux chemins des montagnes... Vraiment, monsieur le baron, serait-il généreux de nous refuser une faveur qui vous coûtera si peu?

Laroche-Boisseau sourit d'un air singulier, puis il but coup sur coup plusieurs verres de ce vin de Saint-Péray, pour lequel il avait une préférence marquée, et, enhardi sans doute par la généreuse boisson, il reprit d'un ton plus ouvert:

– Eh bien, père prier, peut-être serais-je disposé à vous servir; mais au moins, morbleu! faut-il que je sache d'abord si vous êtes mes amis ou mes ennemis!

– Vos ennemis, monsieur le baron? Vous n'avez pas d'ennemis parmi les révérends pères de Frontenac.

– Mais y ai-je des amis? C'est une autre question, n'est-ce pas, digne prier?... Tenez, jouons jeu sur table; et puisque le hasard ou la Providence, si vous aimez mieux, nous réunit ici, sachons profiter l'un et l'autre de cette circonstance favorable. Je pense, continua Laroche-Boisseau

en se tournant vers Léonce, que je puis parler librement devant ce jeune homme ?

– C’est mon neveu, répliqua le moine avec empressement, c’est mon secrétaire, mon confident, mon *alter ego*.

– À la bonne heure. Du reste, je n’ai pas l’habitude de faire grand mystère de mes projets. Écoutez donc et soyez franc comme moi. Vous n’avez pas oublié, mon révérend père, mes griefs légitimes contre votre abbaye, et particulièrement contre vous qui êtes l’âme du couvent, qui en avez toute l’autorité ?

– Contre moi, monsieur le baron ?

– Ne m’interrompez pas, je vous prie... Ces griefs, déjà très anciens, sont ceux de ma famille autant que les miens propres. On me regarde, je le sais, comme un étourdi, un écervelé, qui ne songe qu’à mener joyeuse vie. On s’imagine que je suis incapable de réfléchir; on me suppose plein d’indifférence pour les intérêts et la dignité de mon nom. On pourra s’apercevoir bientôt qu’il n’en est rien; si grands que fussent les obstacles, je saurais bien les briser, si l’on avait l’imprudence de me pousser à bout !

Tout en parlant, il fronçait le sourcil et serrait les poings avec menace; mais Bonaventure demeura impassible. Le baron reprit bientôt d’un ton plus calme :

– Nous remonterons, si vous le voulez bien, mon révérend père, à des événements qui se sont passés il y a seize ou dix-huit ans déjà. Mon père vivait alors et aussi mon oncle le comte de Varinas, seigneur de la magnifique terre dont il portait le nom. Il n’avait jamais existé une bien vive sympathie, j’en conviens, entre mon père, le baron de Laroche-Boisseau, et son frère aîné le comte de Varinas. Mon père était, comme moi, un joyeux gentilhomme, bon vivant, peu ménager de son bien, aimant le plaisir et la bonne chère. Varinas, au contraire, avait une humeur sombre, un tempérament maladif; sur les derniers temps de sa vie surtout, il

était devenu avare et dévot outre mesure. Depuis la mort de sa femme, au lieu de résider dans ses terres, il passait tout son temps à l'abbaye de Frontenac, où il avait un logement et où, disait-on, vous, mon révérend père, vous exerciez une grande influence sur son esprit affaibli.

«Néanmoins, les relations des deux frères entre eux n'avaient jamais été hostiles; en toutes occasions ils se témoignaient les égards que l'on se doit entre proches parents dans une famille honorable. À cette époque, ni mon père ni moi, nous ne pouvions supposer que nous fussions jamais appelés à recueillir la succession du comte. Il avait un fils de trois ou quatre ans qu'on appelait le vicomte de Varinas, et qui devait après lui hériter de son nom et de son domaine. Mais cet enfant mourut par accident, et moins de six mois après, le comte lui-même rendait le dernier soupir à l'abbaye de Frontenac. En apprenant cette triste nouvelle, mon père, malgré la froideur qui avait existé entre lui et son frère pendant les dernières années, sentit vivement ce coup et accourut à l'abbaye pour rendre au comte les derniers devoirs. Cela fait, il voulut réclamer, tant en mon nom qu'au sien, les biens de famille, et notamment le domaine de Varinas, qui lui revenaient comme au plus proche parent et à l'héritier naturel du seigneur défunt. Mais quelle fut son indignation quand on lui montra un testament par lequel mon oncle léguait à l'abbé de Frontenac la propriété de ses terres et de ses châteaux!

«C'était une iniquité révoltante; évidemment il y avait, dans cet acte, dol et captation. On avait abusé de la faiblesse d'esprit du comte à ses derniers moments pour dépouiller sa famille; on avait employé la ruse, la violence peut-être, afin de lui arracher cet acte insensé. Aussi mon père, qui était d'un tempérament bouillant et emporté, jeta-t-il feu et flamme; il traita fort durement votre abbé et son chapitre; puis il quitta Frontenac en jurant qu'il obtiendrait justice.

« En effet, il intenta un procès à l'abbaye devant le parlement de Bordeaux pour obtenir l'annulation de cet absurde testament; mais alors se montra le grand pouvoir dont jouissait la gent monacale dans cette province. La cause de l'abbé de Frontenac devint celle du clergé tout entier; de hauts personnages ecclésiastiques, des évêques même, intervinrent en sa faveur. On invoqua contre nous cette vieille accusation de protestantisme qui apparaît chaque fois que nous voulons revendiquer nos droits. Vous surtout, mon révérend père, vous fûtes, si j'ai bonne mémoire, car j'étais très jeune alors, l'agent le plus actif, le plus intelligent de la cause de votre abbé; grâce à vos efforts, mon père fut débouté de sa demande, condamné à des frais considérables, tandis que le couvent était maintenu dans la possession de notre patrimoine. Dites, mon révérend père, les événements que je viens de rappeler rapidement ne sont-ils pas de la plus exacte vérité?

La haine sourde, les insinuations malveillantes que contenait le récit n'avaient altéré en rien la sérénité du prieur; il avait écouté tranquillement, les bras croisés sur sa poitrine et le sourire sur les lèvres.

— Les faits, sinon les appréciations, sont de toute exactitude, monsieur le baron, répliqua-t-il; je ne nierai même pas d'avoir été personnellement pour beaucoup dans la perte du procès de M. de Laroche-Boisseau, votre père; et si j'ai mal agi, j'en rendrai compte à Dieu, à ma conscience. Seulement, vous avez omis, par inadvertance sans doute, une petite circonstance qui peut changer complètement la face des choses; c'est que la donation faite à notre révérendissime abbé par feu votre oncle, de pieuse mémoire, n'est pas définitive; elle ne doit être considérée provisoirement que comme un fidéicommiss. Un codicille du testament du comte de Varinas est conservé dans le chartrier de notre maison, et, par la volonté expresse du testateur,

ce codicille sera ouvert seulement après un délai qui expire dans quelques mois d'ici. Dans quelques mois donc la volonté réelle de votre parent sera connue; jusque-là vous devez vous abstenir d'accuser sa mémoire. D'un autre côté, nous n'avons jamais considéré comme nous étant acquis les biens de Varinas; nous nous sommes contentés de les administrer avec sagesse, et nous les restituerons à qui de droit le jour où le testament définitif nous aura révélé nos devoirs.

– Ce prétendu codicille n'est qu'une ruse indigne! s'écria impétueusement le baron, et je sais bien qu'il ne modifiera pas d'une manière sérieuse le sens du premier acte. J'ai deviné, père prier, les adroites manœuvres par lesquelles votre communauté veut s'assurer la paisible jouissance des terres de Varinas. Craignant sans doute que la donation franche et immédiate de ces riches domaines n'excitât l'indignation générale, vous avez tenté de lui donner la forme conditionnelle, afin d'éviter l'odieux d'un pareil legs fait au détriment des héritiers légitimes. Vous avez pensé qu'il convenait de gagner du temps pour habituer peu à peu l'opinion publique à cette outrageante spoliation. En attendant que ce codicille vous garantisse complètement la propriété des biens de mon oncle, vous affectez de dire que vous en êtes seulement les dépositaires, et depuis près de seize ans vous n'avez pas été troublés dans votre usurpation. Vous espérez qu'après ce long délai, on aura oublié votre captation coupable, que les passions se seront calmées et que vous pourrez, sans bruit et sans secousse, ajouter définitivement notre héritage aux vastes possessions de votre abbaye. Il n'en sera peut-être pas ainsi, monsieur le prier; je reviendrai, je ne m'en cache pas, sur cette ancienne affaire dès que l'occasion s'en présentera. Mon père est mort à la peine, presque ruiné par vos intrigues et vos chicanes; mais j'existe encore et je saurai bien revendiquer les droits de ma famille. Vienne le moment où ce codicille sera ouvert,

et si cet acte donnait gain de cause à vos manœuvres, vous pouvez être assuré que je ne resterais pas oisif. Les temps sont bien changés depuis seize ans; le siècle a marché, le clergé n'a plus l'influence omnipotente d'autrefois. On parle de chasser de France la plus riche, la plus puissante des corporations religieuses, celle des jésuites. Grâce à la philosophie et au progrès des Lumières, le vent commence à tourner contre vous... Prenez donc garde; pour cette fois votre crédit ne suffirait pas peut-être à faire triompher une iniquité.

Laroche-Boisseau s'était exprimé avec une grande véhémence, et Léonce lui-même paraissait frappé de la légitimité de ses plaintes. Le jeune homme, le coude appuyé sur la table, examinait son oncle d'un air d'étonnement douloureux, comme si son âme honnête n'eût pu croire aux indignités dont on accusait la communauté de Frontenac et en eût attendu la justification; mais le père Bonaventure continuait de rester impassible; il souriait, tout en arrangeant du revers de sa main blanche et potelée les plis de sa robe monacale.

— Eh bien, monsieur le baron, reprit-il, vous ne sauriez maintenant attendre longtemps l'occasion que vous cherchez. Comme je vous l'ai dit, le temps fixé pour l'ouverture du codicille de votre oncle expirera bientôt. Vous agirez alors d'après les suggestions de vos intérêts ou de vos ressentiments; quant à l'abbaye de Frontenac, elle fera respecter, sans crainte et sans faiblesse, les volontés du comte de Varinas, quelles qu'elles soient.

L'assurance du prieur était franche et naturelle; le baron en fut intimidé sans doute, car il poursuivit plus doucement:

— N'allons ni trop vite ni trop loin, mon révérend père; j'ose croire encore que je n'en viendrai pas à ces extrémités. J'ai eu pour but unique, en réveillant le souvenir de cette vieille contestation, d'établir la réalité des torts que j'ai

soufferts et les titres que je pourrais avoir à une compensation de la part de votre communauté. Si cette compensation m'était accordée, je prendrais l'engagement solennel de ne jamais plus troubler l'abbaye dans la possession des domaines de Varinas.

– Une compensation, monsieur le baron, je ne vous comprends pas.

– Je crois, au contraire, que vous me comprenez fort bien, mon révérend père ; mais écoutez encore : Par suite du procès que nous avons soutenu contre votre couvent, peut-être aussi par suite de dissipations inconsidérées, ma fortune actuelle, personne ne l'ignore, est gravement compromise. Mes revenus sont aliénés en partie, mes terres engagées, et sans les secours intéressés peut-être de M^e Legris, mon homme d'affaires, il me serait souvent fort difficile de porter dignement mon nom. Or, je ne vois que deux moyens de me relever de cette pénible situation : ou bien je profiterai des circonstances pour réclamer à *outrance* les terres de Varinas dont je suis frustré, ou bien je rétablirai ma fortune par un mariage avantageux. C'est de ce dernier projet que je vous prierai, révérend père, de faciliter l'accomplissement. Me comprenez-vous enfin ?

– Pas encore, monsieur le baron.

– Vous faites preuve habituellement de plus de perspicacité, reprit Laroche-Boisseau avec sécheresse, mais je m'expliquerai clairement. Mon père, votre couvent, qui recueille si volontiers les gros héritages, montre de même un goût particulier pour les riches héritières. Vous avez donc en ce moment une opulente pupille sur laquelle vous veillez avec une sollicitude jalouse. Vous l'entourez d'espions, vous scrutez ses actions les plus innocentes, vous prenez ombrage de tous ceux qui l'approchent. Sans pouvoir démêler le but des intrigues dont on enveloppe Mlle Christine de Barjac, j'aime à croire pourtant qu'on n'a jamais songé à faire d'elle

une religieuse et à doter de ses superbes domaines quelque couvent de femmes que l'on voudrait favoriser?

Le moine, depuis un moment, semblait supporter avec moins de patience les expressions passablement outrageantes dont se servait son interlocuteur; une teinte craivoisie colora les pommettes de ses joues.

– Monsieur le baron, répliqua-t-il d'une voix légèrement tremblante, malgré mon désir de rester dans les bornes de la modération, je ne puis tolérer davantage vos suppositions injurieuses envers la sainte maison dont je suis profès. Si donc cet entretien doit se prolonger, je vous invite à parler avec moins d'aigreur et plus de justice. L'abbé et le chapitre de Frontenac n'ont jamais eu la pensée de vouer Mlle de Barjac à la profession religieuse, et ils persisteront dans cette résolution, à moins que leur pupille ne montre une vocation positive, persistante, qui ne semble guère probable. Vous savez, en effet, combien est pénible notre tâche de veiller sur cette jeune fille volontaire, indomptable, rebelle à tout conseil. Les ursulines de Mende ont essayé de lui enseigner les éléments de l'instruction; mais ses progrès ont été médiocres, et elle est sortie de ce couvent au bout de deux années, laissant les pauvres sœurs à moitié folles de son insoumission et de sa turbulence. Depuis son retour au château de Mercoire, nous avons placé près d'elle un brave et loyal gentilhomme, ainsi qu'une vieille religieuse dont nous connaissons de longue date la patience, le dévouement et la haute vertu. L'un et l'autre nous ont écrit plus de vingt fois déjà pour nous supplier de mettre un terme à la mission de confiance dont nous les avons investis. Vous voyez, monsieur le baron, qu'avec une pupille de ce caractère, nous serions fort mal venus d'imposer notre volonté. Si donc Mlle de Barjac prétend rester dans le monde et se marier, nous ne songerons pas à contrarier son choix... pourvu qu'il ne soit pas indigne d'elle et de la noble maison dont elle est sortie.

– Cela est-il bien vrai, mon révérend père ? s'écria Laroche-Boisseau avec vivacité. Ne trouverait-on aucune opposition de votre part, si le prétendant avait le malheur de vous déplaire, à vous et aux autres dignitaires de votre abbaye?... Tenez, supposons que moi qui vous parle, j'aie conçu la pensée d'appriivoiser cette petite lionne, que je sois parvenu à produire sur elle une impression favorable, et que je me hasarde à l'épouser, malgré son humeur farouche ; répondez-moi avec franchise, dans ce cas ne cherchiez-vous pas à empêcher par tous les moyens une semblable alliance ?

Cette question directe parut fort embarrasser le prieur. Léonce lui-même attendit sa réponse avec anxiété.

– Quoi ! monsieur le baron, demanda Bonaventure, auriez-vous en effet attiré d'une manière spéciale l'attention de Christine de Barjac ? La noble demoiselle s'est montrée jusqu'ici intraitable pour tous ceux qui ont osé lui adresser des galanteries...

– Et elle se fût sans doute montrée de même pour moi si j'avais aussi commis la faute de l'assourdir de ces phrases musquées dont elle a horreur. Non, je ne lui ai jamais dit une parole d'amour ; mais dans les occasions où mes chasses me conduisaient à Mercoire, Mlle de Barjac prenait plus de plaisir en ma compagnie qu'en compagnie d'aucun autre gentilhomme du canton. C'est peu sans doute ; mais de la part d'une jeune fille si différente du type vulgaire, il y a bien là de quoi donner certaines espérances. Si donc je n'avais presque la certitude d'être traversé dans mes desseins, je ne perdrais pas courage. Aussi je vous adjure de m'apprendre sur quoi je peux compter : encore une fois, êtes-vous mes amis ou mes ennemis ?

– Et moi je ne me lasserai pas de répondre que les pères de Frontenac ne sont les ennemis de personne. L'amour du prochain ne nous est-il pas recommandé même envers ceux qui auraient pu nous offenser ?

– Vous ne m'échapperez pas ainsi, monsieur le prieur. Nierez-vous, par exemple, que votre voyage actuel n'ait principalement pour but de combattre mes progrès possibles dans les affections de Mlle de Barjac ? N'auriez-vous pas eu connaissance de la préférence que m'accorde votre pupille, et, en apprenant mon arrivée prochaine au château de Mercoire, ne vous seriez-vous pas immédiatement mis en route, vous le conseiller et le chef réel de votre communauté, afin de déjouer par votre présence toutes mes tentatives ? Voyons, mon révérend père, malgré votre finesse un peu trop mondaine, j'ai confiance dans votre sincérité ; répondez-moi simplement *non*, et je vous croirai sans hésiter.

Ainsi pressé, le père Bonaventure ne pouvait plus éluder la question.

– Eh bien, reprit-il, je n'en disconviens pas, ma présence à Mercoire a semblé nécessaire pour imposer aux prétendants que la richesse et la beauté de Mlle de Barjac attirent sans cesse autour d'elle. Nous remplissons des fonctions toutes paternelles envers cette jeune fille ; pouvions-nous la laisser sans protection et sans conseils au milieu de la société turbulente qui va se réunir dans sa maison même ?

– Fort bien, dit le baron d'un ton sec en se levant, voilà enfin qui est parler, mon révérend père. Ainsi vous voyez d'un mauvais œil mes assiduités auprès de votre pupille et vous combattez mes projets de tout votre pouvoir ?

– J'ai déjà eu l'honneur d'assurer M. de Laroche-Boisseau que Mlle de Barjac resterait absolument libre dans son choix. Seulement les pères de Frontenac useront, sans doute, du droit qui leur appartient de donner des conseils, de présenter des remontrances...

– De mieux en mieux, répliqua le gentilhomme avec ironie en se promenant à grands pas et en faisant sonner ses éperons d'argent. Malheureusement pour vous, mon

révérend, on assure que vos remontrances ne sont pas fort écoutées de cette enfant indisciplinée... Mais m'apprendrez-vous du moins la cause des fâcheux préjugés que vous avez conçus contre moi?

– Eh! monsieur le baron, s'écria le père Bonaventure impatienté de cette insistance, est-il nécessaire de chercher d'autres causes que votre vie désordonnée, le délabrement de votre fortune et surtout votre attachement secret à l'hérésie protestante?

– Ma ruine est votre ouvrage, repartit Laroche-Boisseau avec énergie; ma vie est celle de tous les gentilshommes qui ont le sentiment de leur noblesse. Quant à cette vieille accusation de protestantisme que l'on me jette sans cesse à la face, comme on l'a jetée autrefois à la face de mes ancêtres et de ceux du très dévot et très fervent catholique le comte de Varinas, je pourrais demander sur quoi elle est fondée; mais admettons un moment qu'elle soit réelle; ne vaut-il pas mieux, mon révérend père, rester protestant au fond du cœur que de n'avoir aucune espèce de religion comme tant d'autres?

– Et ne serait-ce pas là aussi votre cas, monsieur le baron? dit le moine avec sévérité: on assure que le prêche, pas plus que l'église... Mais brisons là, s'interrompit-il avec effort: je ne dois pas scruter les consciences sans y être formellement invité. Dieu nous jugera tous!

On se tut encore: le baron continuait de se promener dans la salle. Enfin il s'arrêta de nouveau devant le prieur:

– Ainsi donc, mon révérend père, demanda-t-il avec une colère contenue, vous n'acceptez pas le moyen que je vous offrais de réparer de criantes injustices? Je souhaitais d'effacer le passé et de conclure avec vous une paix dont Mlle de Barjac eût été le gage; vous préférez la guerre... je vous la ferai et ardente, acharnée, je vous le jure... Pour commencer, je vous déclare que j'épouserai votre pupille en dépit de vous!

Le prieur répondit par un sourire à cette espèce de défi. Mais Léonce, jusque-là témoin muet, sinon indifférent de cette scène, s'écria en se levant, comme s'il eût obéi à un sentiment irrésistible :

– Quoi! monsieur le baron, vous êtes donc sûr que Mlle de Barjac vous aime?

Laroche-Boisseau se retourna brusquement. Le prieur lui-même parut stupéfait, mais non irrité de la hardiesse de son neveu.

– Eh bien! eh bien! qu'est-ce qui vous prend donc, mon petit ami? demanda le baron d'un ton de persiflage en toisant l'adolescent; sont-ce là les matières dont on occupe dans les couvents les moinillons de votre sorte? Ces choses de galanterie ne doivent pas être à votre portée; vous feriez mieux de lire votre bréviaire, et sans doute le père ici présent va vous donner une bonne pénitence pour vous être mêlé sans permission à des conversations profanes!

– Monsieur, répliqua Léonce, je n'appartiens pas à l'Église; je suis laïque ainsi que vous, et je ne souffrirai pas...

Il se tut comme effrayé lui-même de son audace.

– Qu'est-ce que vous ne souffrirez pas, mon jeune garçon? demanda Laroche-Boisseau avec son insultante ironie; que Mlle de Barjac manifeste de la préférence pour moi? Je ne vois pas trop en quoi ce fait vous toucherait, et comment vous pourriez l'empêcher.

– Ce n'est pas cela, balbutia Léonce, chez qui la colère luttait contre l'embarras; je veux dire que la manière outrageante dont vous venez de traiter mon vénérable oncle et les excellents pères de Frontenac...

– Ah! ah! mon bel enfant, votre intention est-elle de vous constituer le champion de ces moines et de me demander raison de mes jugements sur leur compte? C'est à merveille, car je ne suis pas disposé à me rétracter et à me repentir. Je dirai même à qui voudra l'entendre que les pères de

Frontenac, sans exception aucune, sont hypocrites, intriguants, avides; qu'ils m'ont frustré de mon héritage, et qu'ils espèrent sans doute se servir de leur innocente pupille comme d'un instrument pour acquérir de nouvelles richesses, une influence nouvelle. Mais je veillerai, je saurai déjouer leurs manœuvres ténébreuses. J'aime Mlle de Barjac et peut-être suis-je aimé d'elle; nous verrons qui osera se jeter à la traverse de mes desseins.

— Vous l'aimez? s'écria Léonce les yeux étincelants, vous l'aimez, vous dont le cœur est usé, l'âme flétrie...

— Je vois, mon bon jeune homme, qu'on vous a donné une sainte horreur des mondains comme moi; heureusement il y a loin des préceptes à l'exemple... Oui, ma foi! quoi qu'on en puisse dire, j'aime cette fière et vaillante fille. Ce n'est pas là une femme ordinaire, et je trouve en elle un attrait piquant. Mais, morbleu! s'interrompit-il avec dédain, qu'avez-vous à voir dans tout ceci? Et moi-même ne suis-je pas trop bon de répondre aux questions indiscrettes d'un enfant de cœur à tête chaude?

— Monsieur! s'écria Léonce d'un ton menaçant, je ne puis tolérer davantage vos insolences, et je vais...

— Eh bien, qu'allez-vous faire, mon vaillant chevalier? répliqua Laroche-Boisseau en riant aux éclats. Me provoquer? Tête-Dieu! ce sera chose plaisante! À vos ordres, mon maître! Allons! flamberge au vent... Tenez, me voici prêt à vous recevoir.

Il s'était mis en garde et feignait de parer avec le manche de son fouet des bottes imaginaires.

— Quoi! vous n'avancez pas? poursuivit-il en riant toujours; mais, Dieu me pardonne! vous avez oublié votre rapière, mon fougueux gentilhomme de sacristie!... Qu'est donc devenue votre rapière?

— Je puis du moins vous combattre avec l'arme que vous avez choisie vous-même! s'écria Léonce, hors de lui.

Il saisit son fouet qui était resté sur un siège, et courut, le bras levé, vers le baron.

Pendant cette violente altercation, le père Bonaventure avait conservé une tranquillité tout à fait inexplicable. On eût dit qu'il voulait étudier jusqu'où irait la légitime indignation de Léonce, mesurer le degré de courage et d'énergie de ce jeune homme, qu'il avait vu depuis son enfance si doux et si paisible. Peut-être cet examen ne donnait-il pas au moins un résultat trop défavorable, car Bonaventure souriait à chaque repartie de son jeune champion. Toutefois, quand il vit les deux adversaires près d'en venir aux mains, il courut, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, se jeter entre eux, en criant :

– Fi donc, Léonce ! oubliez-vous déjà nos leçons ? Allez-vous prendre les mœurs et les passions féroces des duellistes à la mode ? La raison, la religion permettent-elles de pareilles disputes ?... Et vous, monsieur le baron, continuait-il en s'adressant à Laroche-Boisseau, qui se tenait sur la défensive, ne rougissez-vous pas de vous laisser aller à de telles provocations envers un enfant inoffensif ?

Dès les premières paroles de son oncle, Léonce, honteux de son emportement, avait laissé tomber son fouet et avait regagné sa place. Il se cachait le visage dans ses deux mains avec accablement, sans répondre. Le baron, de son côté, changea de contenance et reprit son ton léger :

– De par le diable ! dit-il, vous avez raison cette fois, révérend père, j'aurais dû mépriser les outrages de votre neveu. Cependant, ajouta-t-il avec une supériorité dédaigneuse, le jeune homme a du feu, et peut-être ne sera-t-il pas facile à conduire quand seulement il aura quelques poils de barbe au menton. Mais laissons cela, le temps se passe, et il faut que je me remette en route. Puisque vous avez rejeté mes propositions d'accommodement, chacun de nous agira selon son goût, et la victoire sera pour le plus fort ou le plus rusé.

Il ouvrit la porte de la cuisine, et cria :

– À cheval, mes gens... tout le monde à cheval !

Aussitôt il se fit un grand remuement dans la première pièce, comme si l'on se fût empressé d'obéir à l'ordre du maître.

– Décidément, monsieur le baron, demanda le prieur avec une humilité fort différente de la fermeté qu'il venait de montrer, vous ne me permettrez pas de profiter de votre escorte pour nous rendre en sûreté à Mercoire ? Malgré les divisions qui existent entre nous, vous seriez très chagrin plus tard, je n'en doute pas, si quelque accident...

– Vous me supposez beaucoup trop généreux et trop charitable, répliqua Laroche-Boisseau de son ton goguenard. Vrai Dieu ! si la bête venait à vous croquer, pensez-vous qu'elle me rendrait un mauvais service ? De toute l'abbaye de Frontenac, vous êtes le seul homme capable peut-être d'entraver mes projets ; j'ai tout à craindre de votre perspicacité, de votre vigilance, de votre infatigable activité. Aussi n'irai-je pas de gaieté de cœur abandonner la chance favorable qui se présente. Nous sommes en guerre, monsieur le prieur, et tous les moyens sont bons pour remporter la victoire. D'ailleurs, ajouta-t-il en regardant Léonce, qui demeurait absorbé dans ses pensées, n'avez-vous pas avec vous un défenseur intrépide, fort capable de mettre à la raison la fameuse Bête du Gévaudan ? Il vous protégera, et son bouillant courage pourra mieux s'exercer contre un loup que contre un gentilhomme. Nous nous retrouverons ce soir au château de Mercoire, où vous arriverez sains et saufs... ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il. Adieu.

Il remit son chapeau et sortit en sifflant un air de chasse. Quelques minutes après, on entendit le bruit des chevaux qui s'éloignaient.

Le père Bonaventure, aiguillonné par la crainte de s'attarder dans les forêts dangereuses qu'il avait à traverser,

s'empressa également de demander les mules; il espérait pouvoir suivre le baron à distance et se mettre ainsi sous sa protection en dépit de lui-même. Mais la maison ayant été bouleversée par ce surcroît de voyageurs, les mules ne se trouvèrent pas prêtes; puis il fallut écouter les remerciements chaleureux de dame Richard, pour l'honneur que le prieur lui avait fait en daignant s'arrêter chez elle, et ses lamentations au sujet de sa querelle avec Laroche-Boisseau, qui lui avait gardé rigueur et était parti sans même songer à payer la dépense, ce dont la belle veuve se souciait peu, du reste. Beaucoup de temps fut perdu ainsi; quand Bonaventure et Léonce furent enfin sortis de Langogne, au milieu des révérences et des génuflexions des habitants de la ville, ils n'aperçurent ni le baron ni ses gens, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

IV

L'ATTAQUE

Depuis une heure déjà, le prieur de Frontenac et son neveu Léonce avaient quitté Langogne, et, malgré certaines difficultés du chemin, rien n'était venu troubler leur voyage. À la vérité ils n'avaient pu rejoindre les cavaliers qui les précédaient certainement, mais ils entendaient parfois des sons de trompe dans le lointain, et les rares passants avec lesquels ils se croisaient leur donnaient l'assurance que les chasseurs n'avaient pas plus d'un quart de lieue d'avance sur eux. Le père Bonaventure ne cessait donc d'exciter sa mule, comptant, à chaque détour de la route, apercevoir enfin les costumes éclatants du baron et de ses piqueurs, et Léonce l'imitait machinalement; mais ces excitations ne

produisaient pas grand effet sur les rétives bêtes, de sorte que, selon toute apparence, la distance, au lieu de diminuer, devait s'accroître sans cesse entre les deux voyageurs et les cavaliers mieux montés.

Après bien des circuits, on venait d'atteindre un de ces hauts plateaux calcaires appelés *causses* dans le pays, vaste espace inculte qu'entouraient des montagnes plus élevées. Cette plaine était stérile, nue, dépourvue de verdure ; de loin en loin seulement, quelques châtaigniers, à demi brisés par les orages dont la violence est terrible dans ces sortes de lieux, égayaient de leurs feuilles jaunissantes la grise uniformité du sol. Le plateau était terminé par une gorge boisée où s'engouffrait le chemin, mais quoiqu'il eût une bonne demi-lieue d'étendue et que rien ne pût y gêner le regard, les chasseurs ne paraissaient pas.

Aussi la route ne présentait-elle pour le moment aucun obstacle ; le terrain uni, découvert, dépourvu même de broussailles, ne pouvait faire craindre ni embuscade ni subite irruption des bêtes féroces. D'ailleurs un calme profond régnait dans ce cirque immense ; le temps était beau, et le soleil, encore haut sur l'horizon, laissait l'espoir qu'on pourrait traverser les bois avant la nuit. Le prier parut donc enfin prendre la situation en patience. Il cessa de tourmenter sa mule, tout essoufflée, non de son obéissance, mais de sa résistance aux excitations du cavalier, et il appela d'un signe Léonce auprès de lui.

Depuis qu'on avait quitté la ville, le jeune homme n'avait pas prononcé une parole ; la tête penchée sur sa poitrine, il semblait absorbé par ses réflexions. Cependant il s'empressa d'obéir et marcha côte à côte avec le moine, ce que permettait maintenant la largeur du chemin.

— Je crois, mon enfant, dit le prier, qu'il ne faut décidément plus songer à rejoindre cet orgueilleux gentilhomme. Et ma foi ! à la garde de Dieu ! peut-être eussions-nous bien

fait de prendre à Langogne quelques braves gens pour nous accompagner, mais nous sommes partis si précipitamment... Enfin nous ne devons pas être maintenant à plus de deux lieues du château, et c'est l'affaire d'une heure de marche. À la vérité, la route sera beaucoup moins belle là-bas dans les Fonds-de-la-Monadière.

Et il désignait d'un air soucieux l'espèce de défilé qui terminait le plateau.

Léonce ne répondit que par un signe distrait. Quoique d'humeur douce et communicative, il avait été élevé dans une grande défiance de lui-même et dans un profond respect de ceux qui avaient autorité sur lui. Ordinairement réservé et silencieux, il attendait volontiers pour parler qu'on l'eût interrogé. Cependant sa taciturnité, depuis la scène de l'auberge, était si opiniâtre, que le prieur finit par s'en étonner.

– Ah çà, mon cher Léonce, qu'avez-vous donc ? demanda-t-il d'un ton amical, tandis que les deux mules marchaient de front au pas d'amble. Seriez-vous malade ou bien auriez-vous peur aussi de cette maudite bête, dont Dieu nous préserve ?

– Ni l'un ni l'autre, mon oncle, seulement je songeais...

– À quoi donc, mon enfant !

– À rien, mon révérend père.

Et le bel adolescent poussa un profond soupir. Bonaventure l'observait à la dérobée.

– Léonce, reprit-il avec gravité, je vous dois à la fois des éloges et un blâme : des éloges pour le généreux enthousiasme avec lequel vous avez tout à l'heure pris ma défense et celle de vos chers protecteurs les pères de Frontenac ; un blâme pour vous être emporté jusqu'à provoquer un gentilhomme dont les torts ne sauraient excuser les vôtres.

– Eh quoi ! demanda Léonce avec une impatience mal contenue, fallait-il donc supporter froidement les paroles insolentes de ce M. de Laroche-Boisseau ? Fallait-il écouter

sans protestation ses vanteries calomnieuses au sujet de Mlle de Barjac ?

– Et que vous importe Mlle de Barjac, mon garçon ?

Léonce se pencha en avant comme pour resserrer une courroie de sa selle, mais en réalité pour cacher la rougeur de ses joues.

– Mon oncle, balbutia-t-il, je croyais... Mlle de Barjac est la pupille de l'abbaye, la vôtre, nous allons recevoir l'hospitalité dans sa maison; devais-je la laisser traiter avec cette légèreté outrageante ? Mais, j'en conviens, ajouta-t-il en s'animant, chaque parole de cet odieux baron agissait sur mon cerveau comme les fumées d'une boisson enivrante. Je ne sais quels instincts inconnus se sont révélés à moi; j'éprouvais un irrésistible désir de m'élancer sur lui, de le frapper au visage... Si j'avais eu une épée, je l'aurais attaqué sur l'heure, malgré votre présence ! Mais je n'avais pas d'épée, moi; je ne suis pas gentilhomme, je suis seulement un humble et paisible élève des pères bénédictins de Frontenac, et j'ai dû dévorer mon affront.

En même temps, Léonce, donnant cours à une émotion longtemps contenue, répandit d'abondantes larmes. Le prieur ne parut pas trop étonné de cet attendrissement subit, il savait peut-être mieux que son neveu lui-même ce qui se passait dans cette âme naïve. Cependant il reprit avec un mélange de douceur et de sévérité :

– Quoi ! Léonce, vous pleurez ? Est-ce là ce que je devais attendre d'un jeune homme si sage et si ferme dans sa foi, de mon élève chéri, de l'enfant de mes affections, du fils de ma sœur ! D'où viennent ces passions insensées qui éclatent ainsi tout à coup ? Ne vous ai-je pas dit cent fois, Léonce, que des créatures raisonnables, faites à l'image de Dieu, ne devaient jamais avoir recours à la force et à la violence, ces armes des brutes ? C'est à l'intelligence, à la persuasion que l'homme, le chrétien, doit en appeler. N'imites pas en

ceci la jeunesse turbulente de notre temps, et surtout les débauchés tels que ce baron de Laroche-Boisseau, toujours prêts à opposer la pointe de leur épée à la raison, à la vérité, à la justice. Eussiez-vous plus tard, par impossible, les avantages de rang et de fortune que vous prenez trop haut, souvenez-vous que la colère et la haine sont des vices honteux, indignes de vous.

Léonce essuya ses yeux.

– Pardonnez-moi, mon oncle, cet accès de faiblesse, dit-il en raffermissant sa voix; j'en suis encore à comprendre comment j'ai pu m'y abandonner... Mais, puisque nous parlons de ma position dans le monde, permettez-moi de réclamer enfin des éclaircissements que le respect m'a empêché de vous demander jusqu'ici, et qui pourtant d'heure en heure deviennent plus nécessaires à mon repos.

– Le moment est assez mal choisi pour une explication, dit le moine, en regardant autour de lui; si cependant vous avez quelque chose sur le cœur, mon enfant, ne tardez pas à me le dire.

– Peut-être, mon excellent oncle, aurais-je dû vous révéler plus tôt l'état de mon âme, à vous mon mentor et mon meilleur ami. Depuis peu, une noire tristesse s'est emparée de moi; des rêves d'ambition, de plaisir et de gloire mondaine m'obsèdent le jour et la nuit. Cette inquiétude d'esprit, qui parfois devient une véritable angoisse, a sans doute pour cause l'incertitude profonde où je suis encore de l'avenir qui m'attend. Ma pensée erre dans le vide et s'égaré faute d'une toute tracée... Écoutez-moi donc, mon parent bien-aimé, et, je vous en conjure, ne repoussez pas la prière que je vais vous adresser. J'ai perdu de bonne heure mon père et ma mère, que je n'ai jamais connus; mais ni les soins les plus délicats ni la tendresse la plus indulgente ne m'ont manqué. Soyez béni, mon digne oncle, pour l'affection à toute épreuve que vous avez témoignée au pauvre orphelin!

Vous m'avez accueilli dans votre paisible retraite du cloître ; vous vous êtes plu à former mon cœur et mon esprit, vous m'avez instruit par le précepte et par l'exemple. Chacun des excellents pères de Frontenac, vos amis et vos frères, a voulu vous aider dans cette bienfaisante mission ; les plus savants et les plus sages ont cherché à m'inculquer leur science et leur sagesse. Aussi vous enveloppai-je tous dans un sentiment commun de respect et de gratitude. Je me considère comme votre enfant, et je me demande si j'aurai jamais la force de vous quitter.

« Cependant, mon révérend père, depuis quelque temps, soit hasard, soit dessein prémédité, vous paraissez faire tous vos efforts pour me détacher du cloître où s'est passée ma jeunesse ; vous vous plaisez à interrompre mes études ; vous ne négligez aucune occasion de me mettre en contact avec le monde. Voici qu'aujourd'hui, par exemple, vous voulez que j'assiste aux scènes bruyantes et tumultueuses d'une grande chasse. Ces exigences, les idées nouvelles et les instincts nouveaux qu'elles éveillent sont cause du désordre moral où vous me voyez. Des mouvements impétueux m'emportent malgré moi, comme tout à l'heure, à propos du baron de Laroche-Boisseau, et leur énergie m'épouvante moi-même. Il dépend de vous de mettre un terme à ces entraînements insensés. Si vraiment je dois renoncer au monde, j'ai la certitude de les dominer avec vos conseils et vos enseignements. Je vous en supplie donc, mon bon oncle et révérend père, permettez-moi de rentrer à l'abbaye le plus tôt possible, d'y prendre l'habit de novice et d'y prononcer des vœux, après l'épreuve ordinaire ; je désire y vivre et y mourir, au milieu d'amis qui me sont et me seront toujours chers.

Le père Bonaventure s'attendait sans doute encore à cette proposition, car il ne manifesta aucune surprise ; en revanche des plis nombreux s'assemblèrent sur son front large et chauve.

– Léonce, demanda-t-il d'un air pensif, avez-vous bien réfléchi? Cette vocation pour la vie monastique est-elle franche et sincère?

– Je... je le crois.

– Et moi qui lis dans votre âme comme dans un livre ouvert, je suis sûr du contraire. Ces mouvements passionnés dont vous parlez me prouvent clairement que vous n'êtes pas né pour le cloître. Pensez-vous que sous la robe sacerdotale cette âme fière, ce sang qui bouillonne, ces nerfs irritables s'apaiseraient tout à coup? Non, cette robe vous brûlerait comme la tunique de Nessus. D'ailleurs, mon fils, des motifs que vous connaîtrez plus tard vous interdisent absolument la vie claustrale.

– Que dites-vous, mon oncle? s'écria Léonce au comble de l'étonnement, me refuserait-on la consolation permise à toutes les âmes blessées?

– Mais votre âme *n'est pas* blessée, et, le fût-elle, sa blessure ne saurait être bien grave à votre âge. Ne m'interrogez pas, vous ne pouvez songer davantage à prononcer des vœux soit à Frontenac, soit dans toute autre maison religieuse... du moins jusqu'à ce que les circonstances aient changé et que vous sachiez bien vous-même la portée d'un pareil sacrifice.

Léonce était consterné.

– Mon père, reprit-il, j'attendrai patiemment que vous jugiez convenable de m'expliquer cet étrange refus; mais, si vous me repoussez du cloître, alors bon Dieu! quelle sera ma destinée? J'avais toujours cru, en vous voyant me prémunir avec tant de soins contre les agitations et les orages de la vie mondaine, que votre vœu secret était de m'inspirer de l'aversion pour elle...

– S'il en était ainsi, mon enfant, les révérends pères de Frontenac et moi nous eussions dépassé le but que nous voulions atteindre. Notre unique désir a été de faire de vous un homme instruit, ferme, probe, un chrétien qui fût

plus tard un modèle dans la société. Mais tenez, Léonce, ajouta le moine avec une teinte de sévérité, j'ai pénétré le motif de cette prétendue vocation qui vous est venue si subitement. Elle prend sa source dans un orgueil froissé, dans une ambition violemment refoulée... Vous commencez à entrevoir le brillant théâtre du monde et, comme tous les jeunes gens, vous éprouvez le besoin d'y jouer un rôle considérable, d'en conquérir toutes les gloires, d'en épuiser toutes les joies. Or, au milieu de ces aspirations, vous êtes frappé de votre impuissance, de votre humilité; vous vous dites que les voies qui mènent aux positions sociales élevées sont fermées devant vous, pauvre plébéien, vous le neveu d'un simple moine campagnard... Répondez avec franchise, Léonce, cela n'est-il pas vrai?

– Mon cher oncle, pouvez-vous avoir l'idée...

– Il existe peut-être encore d'autres raisons, poursuit le prieur en lançant sur lui un de ces regards qui semblaient aller jusqu'à l'âme du jeune homme, mais celle que je viens d'exprimer est la principale, la moins contestable. Eh bien! Léonce, je ne voudrais pas vous donner des espérances exagérées, mais sachez-le bien, l'avenir vous réserve assez d'avantages pour satisfaire une ambition raisonnable. Ayez donc confiance en vous-même et marchez hardiment en avant, appuyé sur la raison et la justice. Dieu fera le reste!

Comme ses paroles, malgré la réserve qui les accompagnait, eussent pu trop vivement impressionner son neveu, le prieur reprit aussitôt :

– Encore une fois, Léonce, ne laissez pas votre esprit se lancer imprudemment à la poursuite d'absurdes chimères, et tâchez de bien me comprendre. Je suis mort au monde, et je n'ai plus rien à rechercher pour moi sur la terre. Mais vous êtes mon élève, mon ami, mon fils d'adoption; je vous ai vu grandir, j'ai développé moi-même vos bons penchants, je sais ce que votre cœur contient de vertus, au milieu des

imperfections de notre humaine nature. L'ambition que je n'ai plus pour moi, je l'ai pour vous; je revis dans mon disciple bien-aimé. J'ai donc conçu de nombreux projets pour votre bonheur terrestre, pour votre élévation; et ces projets, les pères de Frontenac, dont vous êtes l'idole, les seconderont de tout leur crédit. Nos efforts, notre énergie, notre influence seront employés à vous assurer une destinée grande et prospère.

On eût dit que ces explications avaient excité chez Léonce une sorte de défiance; au lieu de remercier son oncle, il demeura sombre et contraint.

— J'aime à croire, dit-il enfin, que les projets dont il s'agit ne pourront plus donner lieu à des interprétations fâcheuses, et que ces intrigues dont le baron de Laroche-Boisseau accusait les moines de Frontenac...

— Ah! voilà l'effet des paroles venimeuses de ce gentilhomme! interrompit le père Bonaventure avec un étonnement douloureux, mais vous, Léonce, deviez-vous retourner contre vos amis et vos bienfaiteurs ce trait empoisonné?

Il y avait tant de reproches dans le ton du prieur, que Léonce sauta lestement à bas de sa mule, qui s'arrêta; il courut à son oncle, et lui prenant la main, la couvrit de baisers et de larmes.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi! dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots; si vous saviez ce que je souffre! Je crois que Dieu s'est détourné de moi!

La sincérité de cette douleur toucha le père Bonaventure.

— J'excuse volontiers, répliqua-t-il en souriant avec douceur, un accès d'égarement. Pauvre Léonce! croyez-vous que je ne devine pas la cause de ce changement bizarre survenu dans votre humeur autrefois si paisible et si égale, la cause de cette tristesse morne ou de ces emportements qui éclatent tout à coup comme les tempêtes de

l'âme... Mais le moment n'est pas favorable pour traiter de pareilles matières. Nous reprendrons ce sujet une autre fois. Remontez à cheval, Léonce, et continuons notre voyage.

Le jeune homme obéit avec sa soumission ordinaire, et ils cheminèrent encore quelques instants côte à côte.

– Mon enfant, reprit bientôt le moine d'un ton bienveillant, quoique je vous aie pardonné votre faute, je veux vous imposer une pénitence. Nous allons retrouver à Mercoire le baron de Laroche-Boisseau, et je verrais avec satisfaction que vous évitassiez toute discussion nouvelle avec lui. J'ai des raisons particulières pour souhaiter qu'il n'y ait plus entre vous ni haine ni colère; et vous vous repentiriez certainement, plus tard, de n'avoir pas suivi mes conseils. Eh bien! Léonce, que répondrez-vous?

– Je puis mépriser une injure qui me serait adressée, mon oncle; mais devrais-je laisser outrager en ma présence une personne qui aurait droit à mon affection, à mon respect?

– Il me faut votre promesse sans conditions, et, par votre exactitude à la tenir, je jugerai si vous avez un regret sincère de votre inconcevable emportement.

– Soit, mon oncle, je vous la donne; mais à quelles épreuves, mon Dieu! m'exposez-vous sans cesse?

– Des épreuves? Léonce, je ne vous comprends plus.

– C'est à peine si je me comprends moi-même... Ma pauvre tête est un chaos où tout se heurte et se confond. Ah! mon oncle, mon bon oncle, pourquoi avez-vous exigé que je revinsse à Mercoire?

– D'abord, mon garçon, parce que je ne saurais trouver de compagnon de voyage plus sûr et plus agréable que vous. D'autre part, désirant, comme vous vous en êtes aperçu, vous faire connaître le monde où vous devez entrer, j'ai profité de cette occasion favorable pour vous introduire dans une maison où l'élite de la noblesse du Gévaudan va se trouver réunie. Enfin, j'avais encore un autre motif: j'ai

remarqué, mon cher Léonce, que vous exerciez une singulière influence sur Mlle de Barjac.

«Notre impérieuse pupille semble, en votre présence, retrouver quelque chose de la timidité, de la réserve qui conviennent à une femme bien née; on dirait que votre nature douce, tendre, toute de sentiment et de raison, déteint sur ce caractère hautain, inculte, tout de spontanéité et d'indépendance. Cette impression s'est manifestée, il y a plusieurs années déjà. Vous souvenez-vous, Léonce, de la première visite que nous fîmes à Mlle de Barjac aux Ursulines de Mende? Depuis six mois l'indocile pensionnaire était au couvent, et les pauvres sœurs n'avaient pu parvenir encore à lui faire assembler ses lettres; elle déchirait ses ouvrages de couture et de broderie; elle injuriait ses institutrices. Elle vint au parloir, les vêtements en désordre, les cheveux épars, et pourtant charmante comme un ange en révolte. Elle accueillit impatiemment mes remontrances et garda un silence farouche. Pendant que, désespéré de cet endurcissement, je causais à l'écart avec la supérieure, vous vous approchâtes de Christine de Barjac. Presque enfant vous-même, vous semblâtes compatir aux chagrins de cet enfant indomptable; elle vous écouta d'abord avec étonnement, puis avec complaisance. Nous ne pouvions entendre votre dialogue, mais nous ne cessions de vous observer l'un et l'autre. Un livre se trouvait là; l'ouvrant au hasard, vous vous mîtes à expliquer le mécanisme de la formation des mots à l'écolière attentive. Bientôt elle saisit le livre à son tour; un moment elle hésita, elle balbutia, et il vous fallut donner des explications nouvelles. Enfin elle reprit le livre, et cette fois, ô miracle! elle lut sans faute une page presque entière. Ce que les institutrices n'avaient pu obtenir en six mois d'efforts, vous veniez de l'obtenir en quelques minutes. J'étais confondu d'admiration, et la supérieure pleurait de joie, tandis que l'écolière elle-même demeurait stupéfaite de son merveilleux succès.

– Cela est vrai, mon oncle, cela est vrai, répondit Léonce dans une agitation extrême ; mais à quoi bon rappeler de pareils souvenirs ?

– Depuis ce temps, poursuivit le moine, j’ai eu de nombreux exemples de l’ascendant que vous exerciez sur elle. À chacune de mes visites au château, je remarque en elle un changement favorable quand vous m’accompagnez. Devant vous elle est modeste, bonne, elle réprime ces emportements qui désolent ses serviteurs et ses amis, elle ressemble enfin davantage à ce que nous voudrions qu’elle fût. Je l’avoue franchement, mon cher Léonce, j’agis surtout dans l’intérêt de notre pupille en vous conduisant chez elle. L’ingrate enfant ne se montre pas toujours très respectueuse envers moi et envers les autres pères de Frontenac, par cela seul que notre devoir est de la conseiller, de blâmer les écarts de son caractère fougueux. Or, je serais désolé que, dans les circonstances actuelles, Mlle de Barjac donnât d’elle une opinion défavorable. Vous avez entendu quels jugements fâcheux portent sur son compte les gens du pays. J’ai donc espéré, mon fils, que vous m’aideriez par votre seule présence à maintenir notre élève dans les bornes d’un strict décorum, au milieu des gens de qualité qui vont affluer à Mercoire.

– Et vous, mon oncle, si prudent et si sage, s’écria Léonce avec une sorte de désespoir, n’avez-vous jamais songé au danger que pouvaient avoir pour moi de semblables expériences ? Mais vous vous êtes trompé ; l’influence que vous m’attribuez n’existe pas ; les événements dont vous parlez sont l’effet du hasard. Christine de Barjac, demoiselle de grande naissance et de grande fortune, n’a jamais laissé tomber sur moi un regard d’attention. Elle n’a jamais témoigné à personne autant de froideur et d’éloignement ; en me voyant elle n’éprouve que de la gêne, du malaise. Pour lui plaire, à elle, si vive, et si remuante, il faudrait ressembler

à ce brillant et frivole seigneur de Laroche-Boisseau, qui s'est vanté si hautement tout à l'heure de la préférence dont elle l'honore. Je ne suis rien pour elle, vous dis-je ! Aussi, mon oncle, je vous en conjure, ne me retenez pas longtemps à Mercoire, et quand nous aurons quitté le château, par pitié pour moi souffrez que je n'y revienne jamais !

Ces paroles étaient comme arrachées par une affreuse torture, c'était un cri du cœur qui, cette fois, ne pouvait manquer d'être compris. D'ailleurs, ainsi qu'on l'a deviné sans doute, le prier n'avait pas attendu les aveux de plus en plus clairs de son neveu pour démêler les sentiments secrets de cette âme candide. Aussi ouvrait-il déjà la bouche, afin d'adresser à Léonce, soit des consolations, soit des reproches, quand un regard jeté autour de lui donna un cours différent à ses pensées.

Les voyageurs, en effet, étaient arrivés à l'extrémité de la cause ; devant eux un défilé sombre s'enfonçait entre deux montagnes couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Le chemin devenait difficile, raboteux, d'énormes rochers, tombés des hauteurs voisines, laissaient à peine assez de place pour le passage d'un cavalier. Le soleil, qui avait beaucoup baissé pendant la conversation précédente, devait encore la cime des pics les plus élevés, mais il ne pénétrait plus depuis longtemps dans cette gorge profonde, où commençaient à s'accumuler des brouillards intenses. Aussi loin que la vue pouvait encore s'étendre, il n'y avait que des arbres à verdure foncée ; une immense et interminable forêt enveloppait dans son réseau de feuillage collines, vallées et montagnes.

Ce changement subit de la scène, l'aspect sauvage de ces solitudes, et plus que tout le reste la certitude qu'on entrait dans le canton où la terrible Bête du Gévaudan exerçait ses ravages étaient bien de nature à impressionner vivement l'oncle et le neveu. Le prier se contenta donc de répondre avec une légère altération dans la voix :